Du souffle à la forme – seuils d'une musique juste

Je ne compose pas pour remplir.
Je compose jusqu'à ce que quelque chose s'épuise de lui-même.

Pas la fatigue — mais le souffle.
Dès que je me sens vidé, j'arrête.
Le reste serait rajout, artifice, ou reprise mentale.
L'œuvre s'arrête là où la nécessité cesse.
Le silence qui suit lui appartient.

Quand je vais au-delà du point de vide, je me répète.
Ce n'est plus la musique qui parle — c'est moi qui continue par réflexe.
La répétition devient mécanique, mentale, sans nécessité.
Ce que j'ajoute n'ajoute rien.
Je n'ai rien à dire au-delà du souffle qui m'a traversé.

L'auditeur n'a rien à comprendre.
Il n'a pas à juger, à analyser, ni à attendre une construction.
Il n'a qu'à être là — là où la musique s'arrête et commence à le traverser lui.
Ce que j'ai reçu, je le pose.
Ce qu'il reçoit, il le porte ou non — cela ne m'appartient plus.

L'écoute n'est pas un acte mental.
Elle est un accueil.
Et parfois, le silence qu'on laisse après une œuvre contient plus de feu que l'œuvre elle-même.